

XYZ. La revue de la nouvelle

Le chemin était jaune

Diane-Monique Daviau



Number 41, Spring 1995

10^e anniversaire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4387ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1995). Le chemin était jaune. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 49–56.

Le chemin était jaune

Diane-Monique Daviau

Elle n'existe plus du tout.
Et — au fond — il n'y a absolument rien d'autre à dire à ce sujet.

Ils ont d'ailleurs tranché la question une fois pour toutes : « Faut tourner la page », « C'est la vie » et « Les vivants avec les vivants, les morts avec les morts ».

Plein de bon sens. Je fais oui avec la tête. Ma foi, pas de quoi en faire un drame. Des mères, il en meurt à longueur de journée. Alors, la mienne de plus ou de moins...

Sauf que.

Sauf que dans mes rêves (qui sont par le fait même des cauchemars), elle n'est pas morte. C'est-à-dire : ce n'est pas vrai qu'elle est morte. Ou, pour être plus précise : après avoir été morte, autopsiée, embaumée, exposée pendant trois jours, trimbalée à l'église dans une caisse de bois, couvercle refermé à jamais, abandonnée dans la neige, la poudrerie et le froid lunaire d'un mars impitoyable, enterrée quand la terre fut enfin fossoyable, monumentée pour toujours de granit gravé à son nom, voilà que, contre toute logique, ma mère décédée un dimanche de mars en fin d'après-midi n'est plus morte.

Dans mes rêves, elle est là, intacte, et je ne comprends plus rien à rien et je m'abîme la raison à essayer de comprendre.

Dans mes rêves, qui ne sont pas des rêves mais des cauchemars, ma mère déclarée morte par on ne sait quelle méprise, encore vivante lors de l'autopsie, lors de l'embaumement, encore vivante lorsqu'on l'a enfermée dans une caisse, ma mère enterrée vivante a survécu à tout cela, a réussi à s'extirper du cercueil, à se creuser un chemin dans la terre et à remonter à la surface. Elle a

marché, seule, pieds nus dans la tourmente d'un hiver qui n'en finit plus, avec pour seul vêtement sa robe de mousseline si légère, sa jolie robe lilas presque bleue dans laquelle mon père, parce que ma mère l'avait achetée à l'occasion d'un de leurs anniversaires de mariage, a tenu à ce qu'elle soit enterrée. Et maintenant, elle est là, elle est de retour, elle est debout dans son salon qu'elle ne reconnaît pas puisqu'on l'a dévasté, puisqu'en sa courte absence on l'a déjà dépouillée de tous ses biens, elle se tient debout dans son salon, son regard est triste et va s'emplier de reproches, car je vais devoir le lui annoncer : nous avons donné toutes ses choses, les objets qu'elle aimait, qui lui tenaient tant à cœur, les objets accumulés au cours de toute une vie, nous les avons distribués, semés aux quatre vents, même ses vêtements, nous les avons mis dans de grands sacs-poubelles et donnés à ceux qui les voulaient. Et maintenant, elle revient et n'a plus rien, pas même une paire de chaussures, pas même une chemise de nuit, pas même un mouchoir. Comment lui expliquer cela ? Comment faire ?

Rien de tout cela, ma mère qui pleure, ma mère qui souffre, ma mère qui meurt, ma mère qui meurt la première et si tôt, rien de ce qu'on m'a raconté, rien de ce que j'ai vu de mes yeux vu ne faisait partie du scénario. Ma mère devait mourir très vieille, très malade, après des mois d'arrachement à la vie, des mois à s'accrocher à chacun de nous, à dépendre de nous, à nous tourmenter, nous déchirer en millions de minuscules parcelles.

Et puis, le jour où ma mère allait mourir, je devais être là, c'était l'évidence même, chaque page du scénario me le rappelait, j'étais auprès d'elle, tout près, et c'était ma main à moi qui tenait la sienne, doucement, fermement, ma main qui épongeait son front moite, ma main qui essuyait ses larmes si des larmes elle versait, c'était contre mon épaule à moi qu'elle laissait retomber sa tête, qu'elle appuyait sa tempe.

Elle était là le jour où je suis née, ne fallait-il pas que je sois là le jour où elle mourrait — si *jamais*, un jour, elle mourait ?

Ma mère nous a quittés en quelques heures, elle était encore jeune, mon père n'était pas parti le premier comme le font presque toujours les maris, elle est morte de la seule chose pour laquelle elle n'avait jamais consulté aucun médecin, et je n'étais pas près d'elle lorsqu'on l'a transportée à l'hôpital. J'étais dans la même ville, mais j'étais loin, très loin d'elle. Elle n'a pas demandé à me voir.

Elle n'a pas demandé que je sois là. Elle n'a pas demandé à me parler. Elle n'a demandé personne, d'ailleurs. Elle est morte seule. Peut-être n'a-t-elle même pas su qu'elle s'en allait.

Ils l'ont débranchée, autopsiée, embaumée, couchée dans un cercueil.

Dans son cercueil, je l'ai regardée le mieux possible, le plus longtemps possible, aussi intensément qu'il m'était possible de le faire. Depuis, je n'ai qu'à fermer les yeux et je la vois, je revois ma mère allongée dans son cercueil encore ouvert, je la vois clairement, comme si elle reposait à l'intérieur de ma tête, je revois la minuscule parcelle de peau sèche au milieu de la lèvre inférieure, je revois le cheveu argenté qui s'était détaché du cuir chevelu, qui ressortait de l'épaisse tignasse, qui avait fini par tomber sur son épaule droite et que je n'ai osé prendre entre mes doigts, pour l'enlever, qu'au matin des funérailles.

Le troisième jour, ils ont refermé sur ma mère le couvercle de la caisse de bois, et d'un coup elle a disparu.

Ils ont refermé le couvercle du cercueil, et ma mère a été morte pour de bon. Pour toujours.

Ma mère aux doigts de rose dans son cercueil. Ma tante qui dit : « Jamais ses ongles n'ont été si beaux. » Moi, je reconnais si peu ma mère. Ces ongles ne sont pas les siens. Ni ces lèvres qu'on a badigeonnées de rose tendre — qui va pourtant si bien avec ses cheveux gris. Ma mère, lorsqu'elle vivait, ne peignait

que très rarement ses lèvres, mais alors, comme au temps de sa jeunesse incroyable, elle choisissait le rouge. Vif.

Ses paupières non plus, je ne les reconnais pas. Jamais encore je n'ai connu les yeux de ma mère fermés à tout jamais. Les yeux de ma mère fermés sur autre chose que le sommeil, le bon sommeil, dont elle s'éveillera tout à l'heure en sursaut, le regard fripé, perdue, parce qu'elle s'est endormie dans son fauteuil devant la télé allumée. « Je me suis endormie », disait-elle chaque fois, « je suis fatiguée », ajoutait-elle, honteuse d'avoir été ainsi surprise en état de paresse, « je dormais dur. J'étais rendue loin, loin. Il est quelle heure, là ? », disait-elle comme s'il pouvait être *vraiment* tard, affreusement tard, honteusement tard. Comme si on pouvait lui reprocher d'avoir encore dormi, de ne faire que ça, dormir. Comme si elle pouvait avoir raté quelque chose d'important. (Une émission de télé, maman, ou un rendez-vous avec la vie ? Un petit moment de tendresse ? Avec moi, peut-être ?)

« Il est quelle heure, là ? »

C'est ma mère qui se réveille, elle plisse les yeux, elle est perdue, elle a dormi longtemps, et maintenant elle va s'étirer un peu et se redresser et dans quelques instants elle sera à nouveau pleine de vie.

Tant qu'elle est encore là, couchée dans son cercueil, elle est encore parmi nous, et de loin on dirait *vraiment* qu'elle dort, tout simplement.

Mais elle ne dort pas.

Malgré la tante religieuse qui nous parle comme à des enfants de quatre ans, qui ouvre les bras comme une Vierge Marie et clame « Maman n'est pas morte, elle est vivante », malgré l'oncle prêtre qui essaie de nous convaincre qu'elle repose simplement « dans la plénitude de sa vie », malgré l'impression que j'ai souvent, lorsque je la regarde du coin de l'œil, qu'elle bouge parfois... quelque chose bouge... sa paupière droite ? l'index de sa main droite qu'ils ont posée par-dessus sa main

gauche un peu bleuie ? ou est-ce sa poitrine qui à deux ou trois reprises s'est soulevée légèrement ? Malgré ce léger mouvement qui capte mon regard de biais et me fait me retourner brusquement vers elle, je sais qu'elle ne dort pas. Elle ne dort plus, ne dormira plus jamais, elle que la peur empêchait si souvent de se laisser glisser dans le sommeil. Elle qui aimait danser, voyager, elle ne marchera plus. Plus de danses, plus de pays étrangers, plus de promenades pour elle. Et moi je devrais continuer à fouler la terre de mes pieds pleins de vie ?

Mes premiers pas et les premiers mots de ma vie.

De l'autre côté de la fenêtre, la neige et le vent. Le froid, les rafales. De ce côté-ci, le chaud des bras de ma mère. Je l'imagine mais je n'en garde aucun souvenir, aucune trace en moi. C'était sur une tout autre planète, si loin que ça ressemble à une autre vie. Je ne sais même pas si cela a vraiment existé. On rêve tant de choses, on se figure tant de caresses qui n'ont au fond jamais eu lieu.

Mais si j'ai prononcé un jour des mots pour la première fois, marché un jour pour la première fois en tenant ou lâchant la main de ma mère, dehors c'était l'hiver et à l'intérieur il faisait chaud, ma mère allait et venait dans sa jeunesse folle et inimaginable, elle avait coupé ses cheveux depuis un bon moment déjà, possédait une radio couleur beurre, un manteau de fourrure, quelques vêtements pour tous les temps de l'année, des souliers à talons hauts dont elle était fière, une table et un vaisselier en formica gris marbré de blanc, cinq chaises en cuirette dont une berçante, un miroir, un lit, quelques commodes, un peu de literie, un panier à linge sale, trois petites tables, un cendrier sur pied, une aquarelle, une étagère et quelques livres dessus, une couchette d'enfant, une chaise haute et un landau, une cuisinière au gaz et une glacière, quelques lampes, des bibelots (un ours polaire imitation marbre — une maman ourse ? —, une panthère noire en céramique), de la vaisselle et des ustensiles, un fer à repasser (et peut-être aussi une planche ?), un canapé,

peut-être, mais ça c'est beaucoup moins sûr (personne n'a souvenir d'un tel meuble, ni d'une machine à laver), une montre Bulova très délicate ornée de minuscules diamants, quelques bijoux de pacotille, un collier de pierres du Rhin, des alliances en or, un jeu de cartes, une paire de patins à glace, des skis vétustes qu'elle ne chaussera jamais plus — et toutes sortes de souvenirs. Elle avait enterré un premier enfant, en avait perdu un deuxième et ignorait encore qu'elle allait l'année suivante en mettre un autre au monde qui mourrait à son tour.

Diane, bébé Marie, Pierre-Claude, la revanche des envolés, les retrouvailles des trop tôt séparés : ma mère aux doigts de rose dans son cercueil tend les mains vers ses trois petits anges. Ceux qui restent renonceraient volontiers à leurs misérables pieds pleins de vie pour avoir des ailes, eux aussi. (Je suis tous ceux-là. Ceux qui restent. Je suis toutes les peines du monde. Je suis tous ceux qui n'ont pas devant les yeux tes bras tendus vers eux.)

Tant qu'elle est allongée là, dans ce coffre de bois, les mains posées l'une sur l'autre, toute raide et froide, les yeux fermés et les lèvres cousues, je ne peux chasser cette idée qui revient comme une folle obsession : me glisser près d'elle dans son cercueil, m'allonger à ses côtés, le visage tourné vers son visage, mon bras gauche sous ses épaules, mon bras droit autour de son cou, ma tête épuisée appuyée contre sa tête épuisée, et le couvercle se referme dès que je la tiens solidement dans mes bras. Je voudrais la réchauffer. Je voudrais la prendre encore dans mes bras, une dernière fois la serrer dans mes bras, une dernière fois me blottir contre elle et qu'on referme sur nous ce qui doit être refermé, sur nous et non pas sur elle seule, pour la protéger, pour la rassurer, pour ne pas l'abandonner à cet horrible sort qui est le sien. Pour ne pas la perdre, surtout. La perdre entièrement, la perdre pour toujours. D'un seul coup pour toujours. Je voudrais partir avec elle.

Petite mousseline lilas presque bleue.

Partir avec elle, qui n'est plus simplement ma mère, qui est bien davantage désormais, elle mon cœur, ma malchanceuse,

l'objet de ma pitié et de mon pardon et de mon amour enfin, ma vaincue, ma dépouillée de tout, pâle dépouille enveloppée de mousseline, ma branche de lilas, ma douce enfin, mon rien léger et flétri, mon rien chéri abandonné à nos mains, nos yeux, nos yeux et nos mains seulement, et nos larmes. Nous n'avons pas, je n'ai pas le droit de glisser mes bras sous sa nuque, et de soulever un peu son corps, un tout petit peu pour doucement le presser contre nos poitrines (la mienne), pour un bref moment de déploration et de consolation, enlacer ma mère, mon abandonnée, ma disparue, ma perdue, mon endormie, ma belle au bois dormant, ma princesse, ma reine de rien, ma rêveuse, ma presque souriante désormais, ma calme à jamais, ma tranquille, ma patiente, mon apaisée à tout jamais, ma paisible, ma belle pacifiée, ma reposée, ma sans souci, ma soulagée, ma sereine pour l'éternité, partir ensemble.

Mais le troisième jour, ils ont refermé le couvercle du cercueil.

M'a échappé d'un coup le pays des ocres et des bleus presque lilas.



Le bouquet de pinceaux s'épanouit dans un pot de verre qui a déjà contenu des confitures de coings. Tout à l'heure, je vais refermer le couvercle sur les minuscules tubes d'aquarelle achetés un par un au fil des semaines. Aujourd'hui, j'ai découvert que le bleu que j'aime depuis toujours, que j'aime presque d'amour, est fait d'une touche de rose. Bleu indigo, une pointe de rouge dans le blanc de Chine, et la douleur lancinante qui a poussé, qui pousse ma main à mélanger cette substance crémeuse, à brasser et brasser, avec ce mouvement du poignet jailli tout droit de mes souvenirs d'enfance : maman n'arrête pas de tourner la cuillère, et la bouillie remplit la bouche et fait de la

chaleur quand elle glisse à l'intérieur du corps... Au mur, un petit tableau. Quelque chose de bleu. Un chemin qui y mène tout droit. Le chemin était jaune, je m'en souviens très bien.

Dans mes rêves, ma mère dit que la beauté du ciel est « irréversible ».

Mon pinceau ne s'arrête plus. Je voudrais me liquéfier, me perdre dans les fibres du papier, me laisser absorber, avaler, aspirer.

Que peut-on contre l'éclat du ciel ?

La beauté du ciel est irrésistible.